

3333

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLIII^e ANNÉE

REVUE
DES
ÉTUDES ANCIENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME XXIII

N^o 4

Octobre-Décembre 1924

Oct. NAVARRE

Le Papyrus d'Herculanum 1457
et le texte des *Caractères* de Théophraste.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Grenoble : A. GRATIER & C^e, 23, GRANDE-RUE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^e, 4, RUE HALDIMAND

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÈDICIS, VI^e

G. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VII^e

Bibliothèque Maison de l'Orient



150116

LE PAPYRUS D'HERCULANUM 1437

ET

LE TEXTE DES *CARACTÈRES* DE THÉOPHRASTE

Aucun de nos manuscrits des *Caractères* de Théophraste n'est antérieur au x^e siècle ¹. Mais, par une heureuse fortune, il nous est parvenu, pour le chapitre V, un texte beaucoup plus ancien, qui remonte jusqu'au temps de Cicéron. Le philosophe épicurien Philodème, qui vécut à Rome au premier siècle avant l'ère chrétienne, avait en effet cité intégralement ce chapitre dans son traité Περὶ ζῴων (livre VII), dont les papyrus d'Herculanum nous ont rendu d'importants fragments. Mais le fragment qui contient cette citation, bien que retrouvé depuis plus d'un siècle, n'a été restitué et édité de façon satisfaisante qu'en ces dernières années ².

1. Au sujet de ces mss. rappelons quelques notions essentielles à l'intelligence de notre discussion. Parmi la soixantaine de mss. que nous possédons, il en est trois que la critique est unanime à mettre hors de pair. Ce sont les deux *Parisini* 2977 et 1983, désignés généralement par les lettres A et B, qui nous ont conservé les car. I-XV, et, d'autre part, le *Vaticanus* 110, appelé communément V, où on lit les XV derniers. Restent trois autres familles CDE, assez mal connues encore, qui contiennent respectivement les XXVIII, XXIII et XV premiers caractères. Sur le rapport de ces familles avec ABV, deux opinions divergentes ont cours. Selon H. Diels (*Quaestiones Theophrasteae*, 1883; édit. des *Caractères*, préf. 1909) elles dérivent de ABV; ce sont de simples *apographa*. Tel n'est pas l'avis des éditeurs de Leipzig (*Theophrasts Charaktere*, herausgegeben... von der philologischen Gesellschaft zu Leipzig, 1897). Pour eux, V seul est issu directement de l'archétype; quant aux autres mss., ils en proviennent tous par l'intermédiaire d'un même abrégé; de sorte que CDE sont, non pas des fils, mais des frères de A B. Quoique de moindre valeur, ils représentent cependant une tradition indépendante, et il y a chance, par conséquent, que s'y soient conservées, au moins exceptionnellement, quelques leçons originales.

2. D. Bassi, *Herculan. voluminum quae supersunt collectio* III, t. I, p. 13, Milan, Hoepli, 1914. (Cf. Edmonds, *Classical Quarterly*, IV, 1910, p. 128). Dès 1810, immédiatement après la découverte du papyrus, un dessin en avait été fait par Casanova. Quoique très fautive, cette copie garde une certaine valeur, le papyrus ayant depuis lors beaucoup souffert : certaines parties sont devenues illisibles, d'autres même ont disparu.

Je me propose, dans les pages qui suivent, d'étudier ce papyrus — que nous appellerons P — et de le confronter attentivement avec la partie correspondante de nos deux meilleurs manuscrits A B. Il ne s'agit pas seulement d'établir, grâce à ce document nouveau, un texte plus sûr du caractère V. Notre étude a une portée plus large : il en ressortira, je crois, des conséquences assez neuves, tant pour l'histoire de la transmission manuscrite des *Caractères* que pour la classification des manuscrits que nous possédons.

* * *

Avant d'aborder la comparaison détaillée de P avec A B, fixons d'abord certaines conditions préalables, en dehors desquelles cet examen ne saurait être probant. 1° Ne pas oublier l'état d'extrême mutilation du papyrus, dont les deux tiers au moins sont aujourd'hui illisibles : il en résulte que, pour répondre à la réalité, le nombre des divergences entre P et A B, que nous signalerons plus bas, devrait être multiplié environ par trois. 2° Il est présumable que Philodème, qu'intéressait surtout le contenu du morceau, n'a pas apporté dans sa transcription la scrupuleuse minutie d'un scribe de profession ; ainsi s'expliquent un certain nombre de variantes qu'on aurait tort, je crois, de mettre au compte de l'archétype. 3° Enfin, il est nécessaire de remarquer que D. Bassi, l'éditeur italien de P, peu informé, ce semble, des vicissitudes du texte des *Caractères*, attribuée à l'édition de Leipzig une autorité qu'elle n'a pas et s'efforce partout, en conséquence, d'y conformer ses restitutions¹ : de là l'arbitraire et la fragilité de certaines d'entre elles.

Sous ces réserves, il apparaît qu'en maints endroits P rectifie heureusement les erreurs d'A B ou comble leurs lacunes.

§ 2. Entre $\chi\epsilon\rho\sigma\iota$ et $\mu\eta\ \acute{\alpha}\rho\iota\epsilon\nu\alpha$ P conserve les débris d'un parti-

1. D. Bassi écrit p. 15, note : « il mio testo è ricostruito sull' edizione della *Philologische Gesellschaft* di Lipsia ».

cipe . . . ο . . . ν . . . , qui manque dans A B, mais dont la nécessité avait, depuis longtemps, été reconnue par la critique : probablement λαβόμενος ou ἐπιλαβόμενος (Schneider, Foss), ou encore ἐχόμενος.

Ibid. ἐπαινῶν P : ἔτι αἰνῶν A B. La correction, qui, du reste, s'offre d'elle-même, avait été faite par les manuscrits inférieurs.

§ 3. κοινός τις εἶναι δοκῆ P : κοινός εἷς δοκῆ A B. La correction avait été trouvée par Pauw, Schneider, Cobet.

§ 5. κελεύσαι P : κελεύσει A B. La correction, d'ailleurs évidente, se lit dans les manuscrits inférieurs.

Ibid. Devant θλιβόμενος P n'a pas la particule ἀμα (A B), qui affaiblit plutôt le trait comique. Naber en avait, pour cette raison, proposé la suppression.

§ 7. οἱ ἔφηβοι P : ἔφηβοι A B. La restitution de l'article, nécessaire et si simple, n'était venue, que je sache, à l'esprit de personne.

§ 9. αὐλαίαν Πέρσας ἐνουφασμένην P : αὐλαίαν ἔχουσαν Πέρσας ἐνουφασμένους A B. Correction devinée par Cobet; mais la plupart des critiques l'avaient rejetée.

Ibid. καὶ παλαιστρίδιον κόνιν ἔχον P : καὶ αὐλάδιον παλαιστριχίον κόνιν ἔχον A B. Correction devinée également par Cobet.

§ 10. Avant τοῖς σοφιστικῆς A B insèrent τοῖς φιλοσόφοις. Ces deux mots, qui manquent dans P, ne sont probablement qu'une glose de τοῖς σοφιστικῆς.

Ibid. Au lieu de ἐπιδείκνυσθαι A B, la leçon de P paraît avoir été ἐνεπιδείκνυσθαι¹. La sagacité, vraiment peu commune, de Cobet l'avait aussi soupçonnée.

Ibid. ὁ[σ]τ[ε]ρον ἐπει[σ]ιέναι ἤδη] συ[γ]καθη[μ]έ[ν]ων, ἴ[ν'] ε[ἴ]πη τις] τῶν θ[ε]ω[μ]ένων ὅτι P : ὕστερον ἔπεισιν ἐπὶ τῶν θεωμένων πρὸς τὸν ἕτερον ὅτι A B. Entre le texte de P, restitué avec beaucoup de vraisemblance par Edmonds², et celui de A B, pour lequel on avait généralement admis le supplément de Foss (ὕστερον ἐπεισιέναι ἐπὶ < τῷ εἰπεῖν τὸν ἕτερον > τῶν θεωμένων κτλ.), la distance est telle qu'on serait, de prime abord, tenté de croire qu'ils

1. De ce verbe il reste, selon D. Bassi, sur le papyrus le premier v.

2. Loc. laud.

dérivent de deux sources différentes. Et, s'il en était ainsi, je me prononcerais sans hésiter pour la version de P, non seulement plus naturelle et plus vive, mais aussi plus conforme à l'usage syntaxique de Théophraste. La locution ἐπὶ τῷ et l'infinitif, outre qu'elle est sans exemple dans les *Caractères*¹, a en effet un air lourd et appliqué; et on en peut dire autant de la répétition τὸν ἕτερον πρὸς τὸν ἕτερον. Mais nous ne sommes pas réduits, je crois, à opter entre ces deux versions. La leçon de AB pourrait bien n'être, au fond, qu'une corruption de celle de P. Voici de quelle manière je me représente les choses. Du mot ἐπιστεῖν (ou ἐπιστείναι) l'œil du scribe a dû passer inconsciemment aux mots εἶπη τις, qui ont à peu près même aspect et même son. Par suite de cette inadvertance, tout le membre de phrase intermédiaire a été omis. Mais, comme le texte ainsi amputé n'offrait plus de sens, on l'a ensuite réparé vaille que vaille en changeant εἶπη τις en ἐπὶ, de façon à justifier grammaticalement (au moins en apparence) le génitif suivant τῶν θεωμένων. En résumé, je pense que nous avons en P le texte primitif, rendu méconnaissable en AB d'abord par une omission et, plus tard, par une réparation maladroite. Resterait à savoir si les mots πρὸς τὸν ἕτερον, absents dans P, n'appartenaient pas à l'original : ils donnent un sens plus nuancé que le simple pronom τις.

§ 8. Voici enfin une dernière bévue de AB, que je mets à part, parce qu'à vrai dire P ne nous en apporte pas la correction; il nous en rapproche cependant. Il s'agit du mot ἐπιστάμματα : c'est un substantif inconnu à la grécité classique. De plus, sa signification toute générale (« commissions, commandes ») ne convient pas. On attend un terme spécial, désignant quelque article d'exportation, du genre de ceux qui sont ensuite nommés : chiens de Laonie, miel de l'Hymette. Par malheur, la ligne du papyrus qui correspond à ce passage est complètement mutilée. Un fait reste certain, toutefois, et, bien que négatif, il a son importance : c'est que cette ligne est sensiblement trop courte pour qu'y aient trouvé place le mot

1. Au contraire, ἴνα et le subjonctif se rencontre une dizaine de fois dans les *Caractères*. Voir éd. Diels, index s. v.

ἐπιστάλματα et, à plus forte raison, la plupart des corrections proposées : ἀποστέλλειν ἀλμάδας (Meinecke), ἐπιστεῖλαι ἀγάματα ou ἰμάτια (Jebb), etc. Tout au plus y a-t-il l'espace nécessaire pour un mot de trois ou quatre lettres. Et, dès lors, nous sommes en mesure de rétablir, sinon le mot exact qui manque (peut-être ἄλα ou ἄλας, proposé par Edmonds), du moins la construction générale de la phrase. Les trois noms de marchandises y étaient compléments directs du seul verbe ἀγοράζειν : « Il est homme à acheter, pour lui-même rien, mais pour le compte d'étrangers (tel article) à destination de Byzance, des chiens de Laconie pour Cyzique, du miel de l'Hymette pour Rhodes ¹. »

Dans l'ensemble donc, nul doute que la tradition de P, plus proche de l'original, ne l'emporte sur celle de AB. Il est des cas cependant, plus rares, où ces manuscrits ont, ou semblent avoir, raison contre le papyrus. Par exemple, § 3 : le participe présent εἰσιόντα AB (« pendant qu'ils entrent ») est certainement plus expressif que l'aoriste εἰσελθόντα P (« une fois qu'ils sont entrés »). — § 7. Même observation à propos de προσφοιτῶν AB et προσέρχεται P. — § 6. Le papyrus porte πλειστου, faute de plume évidente au lieu de πλειστάκις AB. — § 2. Il présente entre μικρόν et προπέμψας un espace de trois à quatre lettres : les deux dernières, qui seules ont laissé quelques vestiges, semblent avoir été II (ou I') et E. Edmonds suggère ἄμα : conjecture doublement improbable, tant au point de vue de la graphie que du sens. Comme rien d'utile ne semble manquer au texte de AB, je croirais plutôt à une erreur de P, peut-être à une dittographie anticipée de πότε qui se lit au-dessous à la ligne suivante.

Pour terminer, j'arrive à deux passages où il m'est impossible d'approuver les restitutions proposées par l'éditeur de P. Il importe d'autant plus de les réfuter que déjà, faisant état de l'une d'elles, G. Pasquali a ébauché sur ce fondement fragile un classement nouveau des manuscrits ².

1. Voir plus bas, p. 267, n. 1, un essai d'explication du mot corrompu ἐπιστάματα.

2. Giorgio Pasquali, *Sui Caratteri di Teofrasto* (tir. à part de la *Rassegna italiana di lingue e letteratura classiche* I, 1918, num. 1-3), p. 31, n. 1, Naples, 1919.

§ 8. Le texte d'AB, en ce passage, est : καὶ ἀγοράζειν αὐτὸν μὲν μηδέν, ξένους δὲ εἰς Βυζάντιον ἐπιστάγματα. L'accusatif αὐτὸν est inacceptable : c'est un solécisme. Corrigerons-nous en αὐτὸς? La grammaire y trouverait son compte, mais non le sens. L'antithèse, soulignée par μὲν et δέ, exige, en effet, deux datifs parallèles (αὐτῷ μὲν . . . ξένους δέ). Que nous apprend à ce sujet le papyrus? Après ἀγοράζειν suit jusqu'à ξένους toute une ligne mutilée. Toutefois, le dessin fait jadis par Casanova porte un O « qui, nous dit D. Bassi, d'après sa place ne peut être que celui de αὐτὸν ou de αὐτὸς ». Affirmation bien hasardeuse, puisque, dans cette même ligne, l'éditeur italien se juge en droit de rectifier deux fausses lectures de Casanova (un T à la place du Z d'ἀγοράζειν, un H au lieu du Δ de μηδέν). J'estime donc que, sur le point en question, P ne fournit aucun témoignage. Mais, au pis aller, j'admettrais, tant la leçon αὐτῷ me paraît nécessaire, une bévue de P. Cf. § 6 πλείστου pour πλειστάκις.

Ibid. Quelques mss. de la classe C, ainsi que l'*Epitome monacensis*¹, insèrent après εἰς Κόζικον le verbe πέμπειν, que les éditeurs de Leipzig ont admis dans leur texte. A en croire D. Bassi, l'authenticité de cette leçon serait même désormais établie par le papyrus. Mais, je n'hésite pas à le dire, il y a là un étrange phénomène d'auto-suggestion. Convaincu *a priori* de l'infailibilité du texte de Leipzig, le savant italien a cherché des traces de ce verbe πέμπειν. Et, l'imagination aidant, il en a trouvé, non pas toutefois sur le papyrus lui-même, aujourd'hui trop mutilé, mais sur la copie de Casanova. Ce dernier ayant cru lire (ligne 42) un A suivi à quelque intervalle d'un T, M. D. Bassi décide d'autorité que ces deux lettres, mal lues par le dessinateur, n'ont pu être que le N final de Κόζικον et le H médial de πέμπειν. Il n'y a pas à tenir compte de pareilles fantaisies. J'ajouterai accessoirement que cet infinitif πέμπειν serait, dans la phrase, plus encombrant qu'utile. La place même de μὲν rejeté après αὐτῷ suffit, en effet, à indiquer qu'il

1. L'*Epitome monacensis*, ou abrégé de Munich, est un ms. qui renferme les XXI premiers caractères sous une forme extrêmement écourtée et en quelque sorte squelettique. Contrairement à Diels, les éditeurs de Leipzig lui attribuent une ancienneté supérieure à celle de AB eux-mêmes.

y a antithèse, non entre deux propositions, mais entre les deux compléments indirects d'une proposition unique (*ἀγοράζειν αὐτῷ μὲν... ξένοις δὲ...*)¹.

Après les observations qu'on vient de lire on ne sera pas médiocrement étonné sans doute des conclusions imprévues que tire de l'examen du papyrus G. Pasquali. Il en ressortirait, selon ce savant, que la classification des manuscrits des *Caractères* doit être révisée. En opposition avec H. Diels, et d'accord avec les éditeurs de Leipzig, il croit que les familles C D E, ainsi que l'*Epitome monacensis*, ont une filiation indépendante de A B; mais il va plus loin que les éditeurs de Leipzig eux-mêmes et leur reproche de n'avoir pas, dans leur classement, élevé au rang que lui confère son exceptionnelle valeur. Sur quoi se fonde ce jugement? Sur les deux faits, ou plutôt sur les deux prétendus faits suivants: 1° Seuls, le groupe C et l'épitomé M ont conservé le verbe *πέμπειν* « aujourd'hui attesté, dit G. Pasquali, par le papyrus ». Mais nous venons de voir que ce dernier point est une imagination pure de D. Bassi. 2° « Dans le paragraphe final, la leçon des meilleurs manuscrits (*ἀποδείξεισιν*) s'éloigne plus que celle des manuscrits inférieurs (*ἐπιδείξεισιν*) du mot qui se trouvait probablement dans le papyrus (*ἐνεπιδείκνυσθαί*). » Dans cette assertion il y a une inadvertance matérielle, un lapsus que G. Pasquali sera le premier à reconnaître, après avoir relu le passage². Tout ce qu'on en peut retenir, c'est qu'effectivement la vraie leçon *ἐπιδείξεισιν* est dans les manuscrits secondaires (et non *ἀποδείξεισιν*). Mais en quoi, je le demande, une telle correction, car c'en est une, dépasse-t-elle la capacité du scribe le moins lettré? Elle

1. L'intrusion du verbe *πέμπειν* et la création du substantif monstrueux *ἐπιστάματα* sont, si je ne me trompe, deux phénomènes corrélatifs et qui s'expliquent par la même cause. Je croirais volontiers que, pour plus de clarté et comme pendant à l'infinitif *ἀγοράζειν*, le verbe *ἀποστέλλειν* « expédier » avait déjà été inséré dans l'archétype d'A B: ce serait l'amalgame de ce verbe (écrit sans doute en abrégé) et de son complément à l'accusatif qui aurait produit l'*παρὰ ἐπιστάματα*. Mais, du jour où celui-ci eut pris place dans le texte, le même souci de clarté et de symétrie suggéra de nouveau l'insertion d'un verbe signifiant « expédier »; de là la présence de l'infinitif parasite *πέμπειν* dans les mss. inférieurs.

2. Voici ce passage: *καὶ τοῦτο περιὼν χρηνύναι... τοῖς ἀρμονικοῖς ἐπιδείκνυσθαί* (peut-être *ἐνεπιδείκνυσθαί* P), *καὶ αὐτὸς ἐν ταῖς ἐπιδείξεισιν* (recc.) *ἐπεισιέναι* κτλ. Comme on le voit, *ἐπιδείξεισιν* (corrompu en *ἀποδείξεισιν* A B) n'est pas pour *ἐπιδείκνυσθαί*: ces deux mots ont chacun leur place propre dans le texte.

était dictée et, en quelque sorte, imposée par la présence à la ligne précédente du verbe ἐπιδείκνυσθαι. Conclure de là à l'indépendance des manuscrits inférieurs, c'est en vérité grossir à plaisir un détail insignifiant. Au total donc, le papyrus d'Herculanum n'infirme en aucune mesure la classification des manuscrits établie par Diels. Ce n'est pas assez dire : nous montrerons dans un instant qu'il la fortifie et même la complète.

Le papyrus nous a permis de reviser et de mieux établir le texte du car. V. Il nous reste maintenant à dégager de l'étude de ce document quelques conclusions d'un intérêt plus général.

La première a trait à l'histoire du texte des *Caractères* dans l'antiquité. Une constatation, assez déconcertante, s'impose immédiatement à tout lecteur de P : à savoir, que dès l'époque païenne s'était déjà produit l'accident matériel qui a soudé sous un titre commun (ἄρεσκείας) deux caractères absolument hétérogènes¹. S'autorisant de cet accord de nos manuscrits et du papyrus, G. Pasquali² a récemment essayé, une fois de plus³, d'établir que la seconde partie du car. V n'était en opposition ni avec la première ni avec la définition initiale. Malgré toute l'ingéniosité de l'auteur, cette nouvelle tentative ne me paraît pas plus convaincante que les précédentes. C'est qu'à vouloir concilier l'inconciliable on perd sa peine et son esprit. Qu'est-ce, selon la définition de Théophraste, que l'ἄρεσκος, ou complaisant ? C'est un homme, dont toute la conduite, paroles et actions, est guidée par le désir de plaire. Or que nous montre la seconde partie du chapitre ? Un vaniteux qui, sur l'agora, afin de se donner l'air d'un manieur

1. L'incompatibilité des deux parties du car. V avait déjà été signalée par Casaubon. La plupart des critiques et éditeurs, à l'heure actuelle, transportent les §§ 6-10 dans le car. XXI (μικροφιλοτιμίας). C'est ce que j'ai cru devoir faire moi-même dans mon édition de la *Collection Budé* (1920).

2. *Art. cité*, p. 22.

3. C'est-à-dire après Casaubon (car ce dernier, dans son *Commentaire*, a plaidé à la fois le pour et le contre), Goez, Coraï, Petersen, Ussing,

d'argent, s'approche des comptoirs des banquiers. Où est ici l'envie de plaire ? Le même homme affecte, au théâtre, de se placer dans le voisinage des stratèges, afin que le public le prenne pour l'un de ces grands personnages. Démarche de *snob*, comme nous dirions aujourd'hui, qui dérive du désir d'éclipser le prochain : ce qui est proprement l'opposé du désir de lui plaire. Et cette démangeaison de provoquer l'admiration et l'envie du public se marque plus clairement encore peut-être dans le dernier trait, qui est comme le mot de la fin : « Et il a soin d'entrer après tout le monde dans la salle de conférences, pour que les spectateurs se disent l'un à l'autre : « C'est le maître de la palestre. » Mais j'aurais scrupule de m'attarder davantage à démontrer ce qui, à mes yeux, est l'évidence. Objectera-t-on que Philodème, un ancien, un Grec, en citant *in extenso* ce chapitre, a par là même implicitement certifié l'homogénéité de tous les éléments dont il se compose. J'en suis bien fâché pour Philodème. Mais entre Philodème et les exigences inéluctables de la logique, je ne balance pas. Au surplus, l'autorité de Philodème n'est point de celles qui doivent nous en imposer. Esprit des plus médiocres, sans originalité ni finesse, on le voit toujours à la remorque des pensées d'autrui, qu'il s'assimile souvent assez mal ¹. Ainsi donc, la dualité du chapitre V est, et demeure, hors de conteste. Mais à qui doit être imputée l'erreur *mécanique* dont cette dualité est le résultat ? Jadis on mettait en cause à ce sujet quelque copiste byzantin ². Mais, puisque aujourd'hui le témoignage du papyrus nous oblige à remonter le cours des siècles et à chercher le coupable jusque dans l'antiquité païenne, je serais, pour ma part, tenté d'incriminer directement le premier éditeur de Théophraste. Cette hypothèse, qui surprendra peut-être au premier abord, n'a rien cependant que de vraisemblable, pour peu qu'on se rappelle ce qu'il advint des écrits de ce philosophe après sa mort ³. Héritier des manuscrits d'Aristote, il les avait, raconte

1. Chr. Jensen, *Ariston von Keos bei Philodem*, dans *Hermes* XLVI (1911), p. 394.

2. Edit. de Leipzig, *Einleitung*, p. 37.

3. Strabon, XIII, 54. Cf. Plutarque, *Sylla*, 26.

Strabon, légués à son tour, avec ses manuscrits personnels, à son élève préféré Néleus, qui, regagnant plus tard sa ville natale, Skepsis en Mysie, les y emporta. Au décès de Néleus, ce double héritage littéraire passa à ses descendants. C'était le temps où les rois de Pergame faisaient rechercher par tout le monde grec des livres pour leur bibliothèque, rivale de celle d'Alexandrie. Les héritiers de Néleus, craignant donc pour leur précieux dépôt, le cachèrent dans une cave. Mais il y demeura ensuite oublié et devint peu à peu la proie de l'humidité et des vers. A la fin du 11^e siècle avant J.-C., ce qui en restait fut acheté à grands frais par Apellicon de Téos, « plus bibliophile que philosophe », qui en fit une copie, malheureusement très défectueuse : lectures erronées, suppléments malencontreux destinés à réparer les injures du temps y abondaient. Cette copie avait été déposée à Athènes. Sylla, lors de la prise de cette ville (87 av. J.-C.), s'en empara et la fit transporter à Rome où le grammairien Tyrannion, fervent aristotélicien, put, grâce à la complicité du bibliothécaire, en prendre connaissance. Dès lors, les éditions de Théophraste se multiplièrent, mais exécutées hâtivement et même, nous assure Strabon, non collationnées. La plus célèbre de ces éditions, et qui resta classique, fut celle d'Andronicos de Rhodes. Telle fut, en résumé, la destinée des écrits *ésotériques* d'Aristote et de Théophraste¹. Or, en ce qui concerne Aristote, c'est précisément, comme on sait, au mauvais état et

1. A l'exemple de G. Pasquali (*art. cit.*, p. 1 sqq.), je range les *Caractères* parmi les œuvres *ésotériques* de Théophraste. Le style, en effet, est nu, d'une austérité toute scientifique : pas de périodes, pas de figures à la façon de Gorgias, nul souci de l'hiatus, en un mot aucun des ornements traditionnels du style *épidictique*. Mais quelle est l'origine, la nature d'un livre si singulier ? Sur cette question si discutée, j'aurai prochainement l'occasion, dans un volume de *Commentaires sur Théophraste* (Collection Budé), d'exposer mon opinion personnelle. En attendant, je la résume ici en quelques mots. Il nous est parvenu, grâce à Philodème (*Περὶ xxxivίων*, liber X éd. Chr. Jensen, Leipzig, Teubner, 1911) un fragment d'Ariston, où ce péripatéticien de la fin du 3^e s. av. J.-C. a décrit une demi-douzaine de types d'orgueilleux. Ces caractères sont une imitation, ou plus exactement un calque servile de la manière de Théophraste. Mais, chez Ariston, ils ne sont pas indépendants : ils constituent la fin d'un traité *Περὶ τῶν χουρίζων ὑπερηφανίας*. J'incline à croire que chez Théophraste le rôle des caractères était le même que chez son imitateur. C'était sans doute, à l'origine, une galerie de portraits, servant à la fois d'illustration concrète et de conclusion à un traité de morale abstraite. Mais de bonne heure ces morceaux, qui n'avaient avec l'ensemble qu'un lien assez artificiel, en ont été détachés et publiés à part.

au désordre dans lequel les premiers éditeurs anciens trouvèrent ses manuscrits, que la critique moderne attribue nombre de transpositions qu'elle constate et qu'elle s'efforce de réparer, par exemple, dans la *Politique* et dans la *Morale à Nicomaque*¹. La même cause rend compte, si je ne me trompe, de la confusion manifeste, qui gâte aujourd'hui le car. V de Théophraste. Et j'ajoute que cette raison vaut également pour d'autres interventions, en particulier pour celle qu'on relève à la fin du car. XIX, 7-11. Peut-être même, mais cela est moins sûr, explique-t-elle la répétition littérale d'un même développement d'une trentaine de lignes en deux chapitres différents : XI, fin, et XXX, 5-16.



Autre remarque, qui intéresse la filiation de nos manuscrits. On se rappelle la thèse soutenue par les éditeurs de Leipzig : selon eux, A et B, bien qu'émanant du même archétype que V, n'en descendraient cependant qu'au second degré, par l'intermédiaire d'un épitomé dont ils seraient la copie. Et, pour mesurer approximativement l'importance des parties supprimées, ces savants prenaient comme base le rapport d'étendue de V et de C D dans leurs parties communes (car. XVI-XXIII et XVI-XXVIII)². Or le papyrus ruine, à première vue, ce calcul ingénieux : il n'apporte pas une ligne qui ne soit dans A B. La comparaison ne porte, il est vrai, que sur un seul chapitre. Mais nul doute que l'adage « *ab uno disce omnes* » ne soit ici applicable. En sorte qu'il nous est désormais permis d'affirmer que, en A B aussi bien qu'en V, nous avons une reproduction directe et intégrale de l'archétype commun. Par là se trouve formellement confirmée la classification des manuscrits, proposée par Diels. Mais j'estime que, grâce à P, on peut aujourd'hui aller plus loin que Diels lui-même. Si l'on songe qu'un quart de siècle, tout au plus, séparerait Philodème de la première édition des *Caractères* donnée à Rome par

1. Cf. l'édition Susemihl, préfaces.

2. Édit. de Leipzig, *Einleitung*, p. 47 sq.

Andronicos (vers 80 av. J.-C.), on sera peu enclin à supposer que, dans ce court intervalle, le texte ait subi des altérations graves. En sorte que c'est à peine une hypothèse d'admettre l'identité de P (ou, pour parler plus exactement, de l'exemplaire des *Caractères* d'où P a été tiré) avec l'édition princeps. Mais faisons un pas de plus. La même identité ou quasi-identité, nous l'avons constatée, d'autre part, entre P et A B. De là n'est-il pas légitime d'induire que les manuscrits A B, eux aussi, remontent en dernier terme, par delà leur commun archétype byzantin et par delà P lui-même, jusqu'à la source première? Tout ce raisonnement peut se résumer dans les équations suivantes : $P = \text{édition princeps}$; $A B = P$; donc $A B = \text{édition princeps}$. En d'autres termes, il y a toute apparence que, dans AB, ou plutôt (puisque les trois manuscrits dérivent d'une seule source) dans ABV, nous lisons aujourd'hui encore le texte même de l'édition d'Andronicos, à la vérité très défigurée par le temps, mais intégral, je veux dire exempt de toutes coupures ou abréviations volontaires¹.

OCT. NAVARRE.

1. Au cours de l'impression de cet article, j'ai eu connaissance d'une importante étude d'Augusto Rostagni, dans la *Rivista di filologia classica* XLVIII (1920), p. 477 sqq., où l'auteur propose sur l'origine du recueil des *Caractères* une théorie nouvelle et séduisante].